

La Releve

Fondée en 1934.

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise.

36, avenue Roskilde, Outremont, Montréal

2e cahier

5e série

Les étapes spirituelles de Psichari

La course spirituelle de Psichari a été bien souvent décrite : on a scrupule à redire ce que les admirables textes du *Voyage* ont gravé dans notre mémoire. Le plus qualifié des témoins en a donné un commentaire pénétrant : Jacques Maritain⁽¹⁾. Ce qu'il importe de marquer c'est comment cette transformation ou plutôt cette révélation de soi par soi, se relie à la démarche fondamentale de cette âme.

Le nom de Jacques Maritain ne vient point ici par hasard. A cette découverte d'une âme, d'un bout à l'autre de la route, son image est associée. Dans la course de Psichari vers les disciplines et les fidélités, deux figures lui avaient fait escorte, celle de Barrès, celle de Péguy ; le long de cet itinéraire spirituel, nous en voyons deux autres, celles de Maritain et du R. P. Clérissac. C'est un des aspects les plus touchants de cette vie que d'avoir su maintenir serrés les liens de cette amitié véritablement fraternelle qui, pendant plus de quinze ans, unit Ernest Psichari à Jacques Maritain. Elle était née au lycée, dans toute

(1) Derniers chapitres d'*Antimoderne*.

(2) Ces pages sont extraites de *Psichari*, un volume à paraître chez Plon prochainement.

la fougue fervente de leurs quinze ans. Un peu plus âgé qu'Ernest, Jacques avait tout de suite pris sur lui l'ascendant d'un esprit plus mûr sur un jeune cerveau qui respecte profondément les mérites de l'intelligence. La vie, trop souvent, distend ces chaînes de l'amitié adolescente, renverse ces jeunes hiérarchies; elle devait consacrer et confirmer cette affection. Dans les lettres, à travers les témoignages que nous possédons, nous découvrons, sans reprise, sans fléchissement, cette amitié faite d'une confiance absolue, d'une tendresse sans fausse honte, de la part du cadet teintée subtilement d'une vénération.

Elle devait avoir sur Psichari une grande influence. *Le Voyage du Centurion* en fait état. N'était-ce point pour des raisons que, plus tard, Psichari devait bien comprendre, que Maritain était devenu chrétien? A ving ans, il avait connu lui aussi, la nausée devant la sèche nourriture des philosophes, l'angoisse de cette ignorance fondamentale que les éruditions et les dialectiques sont impuissantes à apaiser. Ces « jeux mortels de l'intelligence » qu'Ernest devait dénoncer plus tard, c'étaient eux que son ami avait condamnés, le jour où il avait gravi, titubant de tourment, l'escalier de Montmartre et avait retrouvé la trace d'une fidélité aussi difficile à rejoindre pour le petit-fils de Jules Favre que pour le petit-fils de Renan. Pourtant, ce ne fut pas tout de suite que cet exemple agit sur Psichari. Au Congo, recevant de son ami la fameuse carte dont il parlera dans le *Voyage*: « J'espère que tu nous reviendras de ces solitudes croyant en Dieu », il n'éprouve qu'étonnement; cette carte, le Centurion l'abandonne au vent d'Afrique qui l'emporte. Mais une intuition exacte avait inspiré ces deux lignes.

A mesure que le philosophe chrétien assoit sa doctrine, la développe selon les grands principes du Thomisme, la sollicitation de sa pensée s'exerce sur son cadet⁽¹⁾. Psichari

(1) « Ta pensée, mon cher Jacques est d'une essence si précieuse qu'elle exerce sur moi, une véritable fascination ». Lettre du 8 août 1908.

admire son ami. Le verdict que son instinct porte contre le monde moderne, Maritain lui en fournit les considérants philosophiques. Et encore n'est-ce là que l'extérieur et le plus évident de cette influence : une autre s'exerçait, plus secrète, confiée aux puissances invisibles, par laquelle une âme, au plus fort de ses débats, se sentait attirée, protégée et comprise, dans l'attente et l'imploration.

Le jour où Psichari reviendra du désert, ayant fourni tout l'effort dont un homme est capable, c'est la charité de son ami, — aidée par une autre charité, celle d'une épouse que tout unit en cette tâche, — qui lui aplanira les voies et préparera les gestes définitifs. La prière que ces deux croyants avaient portée pour leur ami sur la montagne de la Salette, l'escortera pendant les mois rapides de son existence chrétienne; elle prolongera plus tard le message que sa mort accomplit. Il est juste d'associer à cette destinée celui dont Maxence, au désert, évoquant *les joues transparentes, les yeux tranquilles et sûrs, la face blanche inclinée sur l'épaule fragile, la face de son ami.*

Où placer le point de départ de cette évolution spirituelle qui amènera l'enfant, élevé dans l'agnosticisme, à la ferveur de la Croix ? Cela est bien difficile à marquer. Peut-être ce point de départ se situe-t-il antérieurement à cette vie, dans le déterminisme des influences qui nous obscurcissent ou nous éclairent à notre insu. Psichari écrivait à Péguy qu'il sentait peser sur lui, *l'hérédité de celui qui portait la soutane à vingt ans*; Renan, sur l'Acropole, au moment même où il évoquait la vierge païenne « la déesse dont le culte signifie Raison et Sagesse » entendait encore chanter dans sa mémoire, les litanies de l'autre Vierge, « Rose mystique, Maison d'Or, Etoile du Matin... » Par delà le philosophe apostat, quelle action exerçait sur son arrière-petit-fils, le pêcheur trégorrois dont nous parle Henriette Psichari, « qui ne savait pas lire, mais qui avait

fait trente-deux fois le voyage d'Islande avec la Vierge protectrice accrochée en haut du mât » ?

A l'enfant, un père qui s'y connaissait en disciplines intellectuelles avait fait lire l'Évangile et l'Imitation; plus tard Pascal et Bossuet. Il ne s'agissait que de former un style; mais les nobles phrases, les sentences inoubliables inscrivraient si bien dans cet esprit la pensée qu'elles expriment que, quinze ans écoulés, en Mauritanie où il n'avait pas emporté le Nouveau Testament, Psichari le citera de mémoire, sans efforts. C'est qu'il y avait, en lui, de toute évidence, autre chose qu'un dilettante qui admire le texte évangélique comme on admire Homère ou la poésie chinoise. « *Maxence avait une âme* ». En une heure creuse de l'enfance, cette âme avait frémi lors d'un séjour qu'avait fait Ernest chez des amis protestants, auprès de qui, il avait trouvé un premier exemple de spiritualité chrétienne. Cette brève flamme s'était assoupie. Pourtant quand, licencié de philosophie, il songe à un sujet de thèse, celui auquel il s'arrête sur Fénelon, Mme Guyon et le Quiétisme, montre assez qu'il y avait chez lui au moins de la curiosité pour les réalités mystiques. Mais, à la vérité, il y avait davantage.

Mgr A. Le Roy préfaçant une réédition des *Terres de soleil et de sommeil*, affirme que les impressions que Psichari y rapporte sont, à proprement parler, celles d'un païen. Peut-on se permettre un avis différent ? Sans doute, et nous l'avons déjà indiqué, il y a dans ce livre encore si maladroit un hédonisme romantique, une exaltation assez puérile d'*égoïsmes renaissants, d'orgueils, de frénésie quasi sensuelles*, à quoi le simple héroïsme du jeune maréchal des logis donnait un démenti. Mais on y devine aussi tout autre chose; une angoisse secrète, peut-être fille de celle de Pascal (« *rien n'est sinon la minute ailée dont le passage nous laisse, avec un peu d'insouciance stoïque, un infini de détresse* »); le sentiment d'une juste hiérarchie (la beauté,

c'est la Grèce, c'est Rome, c'est la France chrétienne), et, presque déjà celui d'une appartenance (« *L'Islam n'est point une partie des Foulbès comme le catholicisme est une partie de nous-mêmes* »). Quand, revenu du Congo, au moment même où il corrige les placards des *Terres de Soleil*, il reçoit une lettre où Jacques Maritain le met en face des vrais problèmes, il répond en avouant qu'il s'en est trouvé *dans un grand état de trouble et de désarroi* et il ajoute ceci qui marque déjà une étape : « *Tout ce que je puis te dire pour l'instant, c'est mon attirance pour cette belle maison spirituelle où tu veux me faire entrer* ». Honnêtement, il ajoute : « *Mais je n'y entre pas...* » Soit, pourtant quel pas déjà franchi !

C'est ici que va se situer pour lui, une rencontre décisive. Pendant le séjour en France, entre les deux campagnes africaines, bien qu'il voie souvent Maritain, il ne dépasse pas ce stade d'une sympathie intellectuelle dont, sans doute, la prestigieuse pensée de son ami est cause. Tout, jusqu'ici, n'a été que prodromes et signes avant-coureurs. Mais envoyé au désert, dans cet isolement et cette puissance où tout ce qu'il respecte le plus au monde l'investit de responsabilité et de grandeur, il va obéir à cette loi impérieuse qui, déjà depuis longtemps le guide, des disciplines consenties aux fidélités retrouvées.

Désormais il va vivre au cœur de cette réalité si naturellement religieuse qui est celle de l'Islam. Il l'admire. « *Sur beaucoup de Français qui n'ont plus la foi, mais qui en ont gardé le regret, l'Islam exerce une puissante attraction* ». Il ne s'agit plus d'une sympathie intellectuelle, mais d'un besoin d'âme. « *Il enviait des gens que le doute n'a point affleurés, dont le cœur est resté pur et religieux...* Il aurait voulu leur crier, à ces Maures : « *Moi aussi, chers enfants, j'ai mes prières et j'ai mon Dieu !* » C'était en vain. Aux heures de prières, leur âme était plus haute que la sienne. Elle nageait dans un océan de lumière. La béa-

titude. La sienne, elle, était vide et lâche, désemparée. . . »⁽¹⁾
 Les Musulmans, par leur exemple, lui font éprouver sa faim et sa soif, l'exigence d'absolu qui est en lui.

Ils font davantage. Un dialogue s'engage. Voici qu'un jour, un compagnon maure l'interroge sur cette question des « Nazaréens » dont il est curieux. Il sait qu'ils ont eu un grand prophète, Issa, inférieur à Mahomet sans doute, digne pourtant de tout leur respect; mais certains points lui demeurent incompréhensibles; par exemple les Roumis croient en un seul Dieu ou en trois? Que va faire le lieutenant français? Va-t-il répondre qu'il n'est pas chrétien? Il décevra cet homme, qui le méprisera, et, à travers lui, méprisera la France. Il tenait à *rester Français, mais alors, tout naturellement, du même mouvement, il parle du Christ en chrétien* et eut éprouvé la *plus grande honte à ne pas le faire*. Ainsi affronté aux Maures, non seulement il découvre son besoin profond de croyance, mais il apprend que cette croyance, il n'est pas libre de la choisir, qu'elle lui est imposée par tout ce qu'il y a en lui de fidèle et de probe, que le Christ, à son insu, le liait.⁽²⁾

Et plus il médite le christianisme, plus il se sent attaché à lui. Devant la maxime musulmane: « L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs », le sursaut d'indignation qui le secoue l'éclaire sur soi. Dans le christianisme, il sait qu'il y a autre chose que ce qu'il

(1) Devant les pylones de la télégraphie sans fil, il dit à un Musulman: "Tu vois, les Maures sont fous de vouloir résister à des gens aussi riches et aussi puissants que les Français". Et Sidia de répondre *cette phrase inouïe*: "Oui, vous autres Français, vous avez le royaume de la terre, mais nous, les Maures, nous avons celui du Ciel!" Faisant alors *un assez triste retour* sur moi, Psichari note qu'il eût voulu dire: "*Tu te trompes; tu as ton Dieu et j'ai le mien. Tu as ton prophète et j'ai le mien, qui est fils de Dieu, qui a été fils de Dieu, qui a été crucifié, et qui est assis à la droite de son Père!*"

(2) On peut voir l'expression de cette attitude spirituelle dans un petit drame en vers *La nuit d'Afrique*, qui n'a pas été publié mais dont nous connaissons le thème. Un officier qui se croit agnostique est fait prisonnier par des Maures insoumis. Il aura la vie sauve s'il déclare nettement qu'il n'est pas chrétien. Il se refuse à cette trahison et meurt en récitant le Credo. Première maquette du *Centurion*.

interprète comme une préférence intellectualiste⁽²⁾ : le sacrifice soutient la foi en Dieu et des milliers de croisés en répondent. Tout ce qu'il poursuit, tout ce qu'il admire se satisfait dans cette conception : *la morale du plus saint des Maures ne suffit pas encore au plus pécheur des Francs.*

Tels sont donc les trois degrés qu'il a gravés dans la solitude saharienne. Il a mesuré son désir de croire. Il s'est senti rattaché au christianisme. Il l'a préféré. Étape d'une grande importance, certes, mais dans laquelle il serait tout à fait inexact de faire tenir l'explication entière de cette conversion. D'autres influences agissaient sur lui et cette démarche de sa pensée ne fait apparaître que certains signes extérieurs de son évolution spirituelle. Un travail infiniment secret s'opérait dont il est malaisé de fixer avec exactitude les aspects.

Pendant tout le séjour saharien de 1909 à 1912, on le devine travaillé par la force qui est en lui, mais jusqu'au dernier moment encore arrêté devant l'essentiel. Les lettres qu'il écrit à ses divers correspondants n'ont pas toutes le même ton. *L'Appel des Armes*, qu'il rédige alors se ressent de ce frémissement intérieur : le désir d'une foi y apparaît comme à la traverse, échappant à l'intention primitive du plan. Et plus tard, quand il reconstituera cet itinéraire d'âme dans *le Voyage du Centurion*, la pudeur et les nécessités du livre l'amèneront à modifier certaines perspectives : « *cette conversion, dira-t-il, n'est pas ma conversion* ». C'est plutôt par *Les Voix qui crient dans le désert* qu'on peut le suivre : ce carnet de route, si direct, si simple, est peut-être le plus émouvant de cette œuvre.

Considérons donc Psichari au moment où il va revenir en France après trois ans de Sahara. Par quoi a-t-il été

(2) Il semble que Psichari n'ait pas entièrement compris cette phrase qui, selon M. Massignon exprimerait seulement la prééminence de la contemplation (et non de l'intellectualisme) sur l'action. Mais, observe Maritain, cette phrase est "la formule typique d'une pensée qui ignore la charité".

rapproché du Christianisme ? Il a voulu, comme il dit à Maritain, « retrouver son cœur enlisé dans la vase du monde moderne. Il a été piqué par l'aiguillon pascalien, l'aiguillon de se dire : « Mais où suis-je ? Où vais-je ? Quel est donc le sens de cette énigme que je suis ? » Il a trouvé dans la morale chrétienne une règle pour chaque cas et son besoin de discipline s'y est satisfait. Il a enfin, à cause des Maures, identifié la fidélité française à une fidélité chrétienne. Mais tout cela le laisse persuadé, non croyant. Il le sait et rien n'est plus émouvant que cette lettre du 12 juin 1912, écrite de Zoug, où il explique à son ami Maritain sa position exacte. Admirable sincérité ! Il sait qu'il n'a pas la foi. « Je suis, si je peux dire, un catholique sans la foi ». Il mesure parfaitement le rôle de la Grâce, mais il ne possède pas la Grâce. Du christianisme, il voudrait assumer tous les risques et toutes les exigences, mais il n'en attend rien, ou plutôt il en attend tout, sans réclamer rien : « Je prends tout, dans la religion, sauf mon salut ».

On voit bien, ici, ce que des esprits catégoriques ont à dire sur une telle attitude. Cette apologétique de l'extérieur prête aux sarcasmes des pharisiens. Il est facile de dédaigner ceux qui, en tâtonnant, s'en remettent à Dieu et à sa Grâce quand on a la conviction de les posséder sans troubles. Mais celui qui voit dans les cœurs en juge parfois autrement et il advient que l'humilité de l'aveu, l'honnêteté du témoignage le sollicitent mieux que telles arrogantes prières (1). « Si je sers loyalement l'Eglise et sa fille aînée,

(1) Devenu chrétien, Psichari écrira à Charles Maurras cette lettre où il définit la véritable attitude du croyant devant de tels cas. "Dans votre dernier livre, à la lecture de certaines pages — comme celles de votre remarquable chapitre : *l'incroyant et le bienfait du catholicisme* — j'ai ressenti plus que du respect pour votre sincérité et plus que de l'admiration pour vos profondes analyses, je veux dire une véritable affection qui tient, je crois, à la force même de mes croyances catholiques. Si je comprends bien, vos ennemis vous reprochent de n'avoir pas la foi. Est-il un reproche plus absurde, même du point de vue théologique ? Ceux-là seuls sont condamnables qui re-

la France, n'aurait-je pas fait tout mon devoir ? » Vouloir servir, avoir confiance, prendre parti pour le Christ contre ses ennemis, n'était-ce pas préparer à Dieu ses voies ?

Les circonstances de sa vie n'y aidaient-elles pas aussi ? « La vraie religion, avait dit Renan, est le fruit du silence et du recueillement » on pourrait ajouter : « et du renoncement ». Tout cela ne manquait point au Centurion méhariste qui, pendant de longs mois, n'avait connu d'autres horizons que celui du sable, d'autre visage humain que celui de ses partisans maures. Ces mêmes circonstances, à vingt-trois ans ne lui avaient point semblé comporter la moindre signification spirituelle : la solitude de sa première Afrique lui avait paru plus propre à susciter l'orgueil humain, qu'à inciter à la chrétienne humilité. Mais lors de son second séjour africain, le désert mystérieusement accordé à la dénudation qui s'est opérée en son âme se révèle dans sa vraie signification. Le silence lui apparaît ce qu'il est, un *grand maître de vérité*, tandis qu'il a l'obscur espérance que son abnégation, l'austérité de sa vie, la misère physique de cet effort quotidien, pourront le racheter de bien des misères. Dans sa parfaite humilité, il s'écrie : « Ah ! comme j'aurais su utiliser cette terre, si j'y étais venu en chrétien ! »

N'est-ce pas le moment de se souvenir de ce Pascal que Maxence paraphrase : « Or, voici ce que répond le Maître du Ciel et de la Terre : — Tu me cherches et je suis là... » — Tu ne me chercherai pas, dit Jésus, si tu ne m'avais déjà trouvé.

DANIEL-ROPS

furent la grâce offerte et qui, aveuglés de lumière, persistent à rester dans l'ombre. Ceux-là commettent le péché contre le Saint-Esprit, le seul, dit Notre-Seigneur qui ne puisse être remis. Mais devant votre évidente bonne volonté, devant l'indiscutable bonne foi de votre recherche, que nous reste-t-il à faire, à nous chrétiens, sinon à prier très humblement pour vous, sans nous croire meilleurs que vous et sans nous prévaloir de grâces éclatantes qu'il a plu à Dieu de nous accorder d'une façon absolument gratuite et sans nul mérite de notre part ? »

La perle précieuse

Il y a sept siècles, avant saint Dominique et saint François d'Assise, le jeune chrétien qui choisissait sa vocation, (si je puis m'exprimer ainsi, en dépit de la foncière passivité de son rôle), ne rencontrait pas comme aujourd'hui l'alternative, le dilemme de la vie contemplative et de la vie active. Opter pour la vie religieuse, c'était du même coup opter pour la vie contemplative et monastique. Non seulement il n'existait pas d'autre forme de vie religieuse, mais on ne croyait pas légitime qu'il y en eût d'autre. Si saint Dominique et son séraphique émule ne pensèrent pas tout à fait ainsi, c'est qu'ils voulurent exiger du religieux plus qu'on en avait exigé jusqu'alors, c'est qu'ils entrevoyaient une possibilité de dépassement. Ils innovèrent non pas en retranchant sur le passé, mais en y ajoutant : ce n'est que plus tard que le progrès commença à s'opérer par mode de soustraction. Aujourd'hui, on ne semble plus beaucoup se souvenir de l'ancienne identification de la vie religieuse et de la vie contemplative, et nous en sommes graduellement arrivés à une dissociation complète des deux idées, sinon des deux choses. On n'a plus l'air de se douter qu'en divisant la vie religieuse en vie contemplative et vie active, on fait à la *vie* une dangereuse entorse ; sans broncher, on range à côté de la vie contemplative la vie active tout comme s'il s'agissait de deux sœurs jumelles, tout comme s'il n'y avait pas entre elles à peu près la distance qui sépare les moyens de la fin. Entendons-nous bien : je ne condamne pas cette division, cette spécialisation dans la vie religieuse, mais je déclare qu'elle est dangereuse parce qu'elle flatte un penchant funeste de l'homme : non pas vers la simplicité, mais vers la simplification, l'unilatéralisme. Je dirai même que cette dissociation porte en elle le germe d'une grande plaie et que cette plaie déjà nous décime.

Toute distinction devient meurtrière pour celui qui a perdu ou n'a jamais eu le sens de l'unité, cette part fondamentale de l'analogie, et il ne faut pas s'étonner que de cette distinction entre vie contemplative et vie active, on en soit venu à croire que la vie religieuse puisse exister sans contemplation. Evidemment, c'est une croyance qu'on n'enseigne pas encore, mais on la vit, ayant perdu de vue la primauté et l'absolue nécessité de la contemplation. Ce sont les prières vocales et les pratiques en commun qui tiennent lieu de l'oraison et de toute la préparation physique, morale et intellectuelle que cette oraison exige. A beaucoup de fidèles et même de religieux, la contemplation apparaît comme un luxe, comme une excroissance de vie religieuse. Ils y voient le lot de quelques privilégiés qui font presque figure d'anormaux. Fuir le péché mortel, accomplir son devoir d'état dans l'encadrement d'une raisonnable pratique religieuse semble l'idéal religieux le plus commun du catholicisme contemporain, surtout de ce côté-ci de l'Atlantique. Pourtant, c'est là une très petite, très pusillanime ambition, en tout semblable à celle du mauvais serviteur qui cache son talent. Tout chrétien est appelé à bien davantage : il est appelé à des noces éblouissantes avec l'Esprit-Saint et pour y parvenir il n'a qu'à le vouloir, ainsi que le Seigneur le dit à sainte Angèle de Foligno : « Si quelqu'un voulait me sentir dans son âme, je ne me soustrairais pas à lui ; si quelqu'un voulait me voir, je lui donnerais avec transport la joie de ma face ; si quelqu'un voulait me parler, nous causerions ensemble avec d'immenses joies ».

Tous les fidèles ne sont pas appelés à entrer dans un ordre de contemplatifs, mais tous doivent rechercher la contemplation, la vie intérieure, l'intimité transformante avec Dieu comme le gage et la substance même de leur salut. Il ne s'agit pas ici de salut tel qu'on l'entend ordinairement, (ce qui est un risque terrifiant), il s'agit d'authentique sanctification, d'une certaine mainmise immédiate,

et consciente, sur la béatitude éternelle. Et cet objectif ne s'atteint pas sans la contemplation, sans une certaine activité infuse de l'âme en nous, activité dont l'avènement ne peut être préparé que par un approfondissement méthodique et persévérant de notre esprit et de notre cœur. Ne dites pas qu'une vie active sagement ordonnée, qu'elle soit laïque ou religieuse, est incompatible avec un tel travail sur soi-même. L'hagiographie nous prouve opulemment le contraire. Ne pensez qu'à sainte Catherine de Sienne, au saint Curé d'Ars, à saint Jean Bosco. Sainte Thérèse d'Avila promet, quelque part, la sainteté à quiconque s'adonne à une véritable oraison quinze minutes durant, tous les jours. Qui ne peut pas matériellement allouer ce quart d'heure ? Seulement, il faut un essai loyal, un effort sérieux et surtout *persévérant*.

Si l'importance singulière que j'attribue à la contemplation vous étonne et vous paraît inadmissible, c'est peut-être que nous n'accordons pas le même sens au mot contemplation, ou peut-être que vous n'avez pas saisi assez ce qui fait le fond de toute vie religieuse. Si vous entendez par contemplation une étude assidue et prolongée des mystères de notre religion, sans aucun doute qu'une telle contemplation cesse d'être une condition indispensable de salut, un instrument absolument nécessaire de sanctification. Mais si précieuse, si nourricière que puisse être l'étude de la doctrine chrétienne en regard de la contemplation, elle ne lui est pas indispensable et surtout elle n'est pas la contemplation elle-même. On peut étudier la théologie des mois, des années, une vie entière et ne jamais contempler. Beaucoup de théologiens, qui ne sont en réalité que de vains ergoteurs, étudient jusqu'au doctorat et jusqu'à la maîtrise inclusivement, sans jamais effleurer la frange radieuse de la contemplation. Leur stérile science les rend même plus insensibles que d'autres, moins savants et plus modestes, aux touches de l'Esprit-Saint. Nous trouvons par ailleurs de parfaits illettrés, surtout s'ils vivent à la campagne,

qui, malgré leur impuissance d'en témoigner, atteignent à la plus haute contemplation. Silencieux, attentifs, recueillis, ils demeurent sans cesse aux écoutes pour ne rien perdre du ravissement que leur procure une certaine voix venue du fond d'eux-mêmes, intermittente et mystérieuse. Un de mes grands-pères, (qu'on me pardonne de le citer en exemple), me paraît avoir été un de ces contemplatifs qui ne doivent rien à la fréquentation des livres. Il ne savait ni lire, ni écrire, mais il savait observer et méditer, et il le faisait plus souvent qu'il ne parlait. Lorsqu'il ouvrait la bouche pour dire quelque chose (ce n'est pas un pléonasme), il semblait parler comme un homme venu de loin, avec un accent profond qui impressionnait étrangement tous ses interlocuteurs. Le dimanche, il aimait à s'en aller dans les champs ou à l'orée du bois pour y solliciter dans le silence l'épanchement de la voix intérieure. Lorsque d'aventure quelqu'un le rejoignait et, s'étonnant de son immobilité, lui en demandait la raison, il répondait évasivement avec une sorte de pudeur malicieuse : « Je regarde pousser ». Cette humble réponse est à rapprocher de celle de la petite Thérèse Martin. On sait que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, âgée de trois ou quatre ans à peine, s'isolait fréquemment dans un coin retiré de la demeure de ses parents, et que ses sœurs fort intriguées d'une telle conduite, obtenaient d'elle cette simple réponse : « Je pense »...

Aux deux exemples que je viens de citer, on voit que la contemplation dont je parle devrait être à la portée de tous, si une forte portion de l'humanité n'était pas descendue au niveau du singe et même plus bas. Je sais ce qu'il y a aujourd'hui d'insolite, d'inouï à prêcher l'universelle obligation de la contemplation, dans un siècle où l'agitation la plus mécanique et le matérialisme le plus opaque, le plus odieusement compact sont de règle. Jacques Rivière a décrit cette manière d'être sous le nom d'« âme emmurée ». « Il est des gens, écrit-il, qui ne perçoivent que par leurs sens. Ils vont et viennent, enfer-

més dans cette petite cage de leurs sensations; ils ne comprennent pas où ils vont; les merveilles où ils baignent ne les touchent pas. Leur esprit est scellé comme par une malédiction. Ils se lèvent et ne savent pas ce que c'est que le matin; ils sortent et ne savent pas ce que c'est que l'univers; ils n'entendent pas voler tout près d'eux et se croiser en l'air les innombrables prodiges !» Selon la dure expression de Jean Giono, « ils sont devenus les boulons, les rivets, les tôles, les bielles, les rouages, les coussinets, les volants, les courroies, les freins, les axes, les pistons, les cylindres de cette vaine machine qui tourne à vide sous Sirius, Aldébaran, Bételgeuse et Cassiopée. Ils sont devenus comme des paillettes de métal dans des pièces principales. Ils ne seront jamais plus alimentés de liberté, jamais plus ». O l'atroce vision des âmes captives ! Mais tout cet esclavage, tout cet enfer, c'est l'œuvre de l'homme ennemi de lui-même, et au-dessus de ce décombre qui emprisonne les âmes, la face de Dieu n'a jamais cessé d'offrir et de verser la vraie joie.

Si nous pouvons encore nous alimenter de liberté, si nous pouvons encore nous éveiller à la joie, il ne faut pas perdre un instant et partir ... Partir à la recherche du trésor caché, de la perle précieuse à laquelle tout doit être sacrifié. Sacrifié ? Peut-on parler de sacrifice, lorsqu'il s'agit d'échanger un peu de poussière et de bruit pour le gage et la substance même de notre salut, la clé d'or du Paradis dont voici l'aube ? Peut-on parler de sacrifice, lorsqu'il s'agit d'échanger l'éphémère pour l'éternel ? Et c'est vraiment cela que nous aurons fait lorsqu'à la contemplation nous aurons sacrifié cette taie de sensualité et d'égoïsme qui nous empêchait de voir, lorsqu'à la vie intérieure, nous aurons immolé tant de vaines occupations, exigées par la vanité et le conformisme. Pour avoir voulu dépouiller ce qui nous alourdissait amèrement, nous tiendrons cette clé magique sans laquelle tout était perdu ...

Gabriel-M. LUSSIER, o. p.

Poèmes

Je n'en puis plus d'aller en chevauchant les vagues,
Vers tous les horizons et toujours nulle part,
En implorant le ciel et la mer, les yeux vagues,
Sans espoir de retour, sans espoir de départ.

Hélas! je n'en puis plus d'agripper aux écumes
Comme des rêves blancs mes doigts d'halluciné;
Je n'en puis plus d'errer sous le manteau des brumes
Pareil aux revenants, aux âmes des damnés.

J'ai soif d'avoir trop bu l'eau qui creuse la gorge
Pour en faire un cratère âcre comme un Etna.
C'est moi, le diable vert buvant le feu des forges
Pour éteindre la soif que cette eau me donna.

Je voudrais me dresser ainsi qu'un thaumaturge
Sur les flots où j'enfonce, et ma voix de géant
Commanderait en maître à la mer qui s'insurge :
Je clamerais ma joie à tous les océans!

Et je crierais à tous les naufragés livides
Ballottés par la houle aveugle, d'accourir
Ainsi que des hussards égarés et splendides
Galopant vers des Toisons d'or à conquérir.

Debout sur l'océan comme un autre Moïse
Escaladant la houle ainsi qu'un Sinaï,
Je les guiderais tous vers la Terre Promise
Dont ils ont le mirage en leur regard trahi.

Donnez-moi sous mes pieds un peu de terre ferme,
De pauvres vieux rochers, du pauvre vieux gazon,
Juste assez pour qu'enfin, mon seul espoir y germe
Et qu'il puisse fleurir au bout de l'horizon.

Si vous saviez les rêves d'or dont les doigts blêmes
Pétrissent ma cervelle et font battre mon cœur,
Si vous saviez les pensers fols, les cris suprêmes
Qui mugissent en moi pareils à des vapeurs,

Terriens, mornes passants, vous quitteriez vos rives
Pour voguer à l'assaut des flots thésauriseurs
En quête de nos corps perdus à la dérive
Pour voir en nos yeux morts, l'espoir vaste et la peur.

Et si vos mains d'enfants osaient ouvrir nos crânes,
Le vertige entrerait dans vos yeux hébétés
Comme à l'apparition subite de nos mânes
Car, ils contiennent tous des pans d'immensité.

Je suis le plus vivant et le plus mort des hommes :
Je lutte avec la mer où je plonge mes mains,
Mon bras étreint la vague, et la vague m'assomme;
Cependant, je sais bien qui sera mort demain.

Je suis le voyageur de la mort éternelle
Qui s'agite sans cesse et qui n'avance pas;
La houle me balance, impassible et cruelle,
Porteuse de sommeil, porteuse de trépas.

Pourtant j'ai le désir...

Ma vie est un torrent dévalant vers l'abîme
Dont je suis impuissant à détourner le cours.
Je ne puis m'arrêter ni marcher à rebours;
Pourtant, j'ai le désir nostalgique des cimes.

Je passe en tourbillon, je saute et je m'abîme
Pour ressauter encore et m'abîmer toujours;
Ma vie est un torrent dévalant vers l'abîme
Dont je suis impuissant à détourner le cours.

Et je coule, agité, sans cette joie intime
De mirer une étoile au creux de mes détours;
Ainsi ma vie et moi, nous glissons sans recours,
Sans refléter en nous les espoirs que nous vîmes,

Ma vie est un torrent dévalant vers l'abîme.

Gilles HENAULT.



Le "Catholic Worker" en Amérique II ⁽¹⁾

Il serait peut-être intéressant de comparer le mouvement du "Catholic Worker" en Amérique avec d'autres mouvements de jeunesse dans l'Eglise. Quand j'ai publié mon premier article sur le "Catholic Worker" dans une revue européenne en 1935, la lutte entre le gouvernement nazi et les évêques allemands pour le contrôle de l'éducation post-scolaire était encore vive. Les évêques allemands ont tenté désespérément de garder la jeunesse sous la direction de l'Eglise, de ses pasteurs et de lui permettre de former des organisations confessionnelles. Cette lutte est maintenant terminée. De ces mouvements, il ne subsiste que les cadres, et depuis qu'en Autriche les associations de jeunesse ont été remises aux mains des créatures d'Hitler, il ne reste aucun espoir que l'Eglise d'Allemagne puisse reprendre la direction de l'éducation de la jeunesse tant que le gouvernement actuel se maintiendra au pouvoir. Le mouvement de jeunesse le mieux organisé et le plus complet dans le monde, réunissant trois millions de garçons et de filles, des marins, des étudiants, des paysannes, des épouses, possédant les institutions d'édu-

(1) La première partie de cet article est parue dans le 1er cahier, 5e série, avril 1940.

cation les plus parfaites et l'organisation intérieure la plus efficace, a été supprimé. On comprend la répugnance que le "Catholic Worker" éprouve à ressembler en quelque façon à une organisation et sa détermination de demeurer un mouvement, un levain dans l'esprit des catholiques.

En France, nous avons la J. O. C., ainsi qu'en Belgique. Bien que le travail soit beaucoup plus systématique et plus complet, notamment en ce qui a trait à l'éducation, je doute que son influence sur la vie des gens aille aussi profondément que celle du "Catholic Worker". Certes, Dorothy Day et Pierre Maurin sont des laïques et n'ont pas l'autorité ecclésiastique. Il est étonnant, dans un pays où les laïques catholiques sont tenus dans une étroite sujétion et conduits par le clergé plus que partout ailleurs, et où en altérant légèrement la phrase de saint Paul sur les femmes on pourrait dire : "Laicus taceat in Ecclesia"; c'est, dis-je, étonnant que dans un tel pays un mouvement exclusivement laïque puisse devenir aussi important. Les vertus du clergé américain inspirent le plus profond respect; la condition de vie des prêtres placent ceux-ci à un rang social très élevé. Dans un pays d'immigrants, la plupart issus des classes pauvres, possédant peu d'instruction ou même aucune, tout homo literatus possède un prestige énorme. Ajoutez à ceci qu'une bonne majorité du haut clergé est d'origine irlandaise et possède de ce fait les qualités d'une race supérieure de chefs politiques et de diplomates et vous serez d'autant plus surpris de voir des membres non cléricaux du Corps mystique du Christ devenir actifs, comprendre leurs responsabilités et assumer des tâches qui peuvent sembler incompatibles à leur état. Nous assistons ici, à des milliers de milles de distance, aux mêmes symptômes qui firent dire il y a quinze ans à Romano Guardini : "L'Eglise renaît dans l'âme des fidèles". Peut-être que tous ces courants, mouvement de la jeunesse allemande, J. O. C. en France et en Belgique, le Graal en Hollande et le "Catholic Worker" ne sont que le seul et même souffle régénérateur du Saint-Esprit prenant la force et la forme des groupes nationaux dans lesquels Il travaille.

Je crains de paraître manquer de tact si je m'aventure à exprimer une opinion sur le reste du catholicisme anglo-saxon. *Blackfriars* permet des espoirs. Il y a un certain nombre d'hommes de jugement et sans préjugés. Il y a des rejets modestes du "Catholic Worker", en Angleterre, à Toronto et à Sydney, des tentatives consciencieuses et diligentes de transplanter cette idée sur le sol étranger. Tous ceux-ci seront-ils en mesure de réagir contre l'opportunisme intellectuel de la presse catholique qui montre le même pénible manque de pondération que le groupe des journaux catholiques allemands et que les journaux catholiques en France, en Espagne, en Italie et peut-être aux Etats-Unis. Une revue trimestrielle ou un hebdomadaire peut être bien supérieur au *Catholic Worker* du point de vue de la technique et de la matière imprimée sans lui être égal par la rigueur de la pensée chrétienne et par la simplicité évangélique. D'ailleurs, la présentation n'est pas mauvaise bien que trop souvent les articles ne soient pas tellement enlevants.

Selon moi, ce mouvement est si authentiquement américain, qu'il est impossible de l'implanter ailleurs, surtout parce que les conditions dans les autres pays sont tellement différentes de celles qui existent aux Etats-Unis. C'est une simplicité fruste et naïve qui le distingue, une simplicité rare dans les milieux plus bourgeois et plus conservateurs.

J'ai cité l'expression de saint Jean-Baptiste, du coup de hache porté à la racine. Ceci demande une explication. Il est toujours dangereux de se servir de mots d'un tel poids en parlant d'un mouvement de jeunes comme celui-ci et de comparer l'humble travail de nos contemporains à la tâche providentielle du Précurseur du Christ. Mais même si le "Catholic Worker" faillit ou se montre incapable de renouveler le catholicisme américain, à cause de quelques déficiences humaines de ses membres, je crois que l'esprit qui l'anime est le seul qui soit capable de sauver l'Eglise d'Amérique.

Les Etats-Unis sont un pays non catholique. Bien que les catholiques soient environ un sixième de la population, leur influence comme tels n'a jamais été considérable et elle ne

l'est pas plus maintenant. Evidemment certains gouvernements de villes ou d'Etats sont aux mains de groupes de catholiques, notamment dans l'Est, autour des régions industrielles du Middle West et sur la Côte. Il y a des endroits où la politique est accommodée par une entente tacite avec le clergé ou de puissants laïques catholiques, Mais ce sont là des exceptions et quand on s'attache à voir la valeur morale des gouvernements administrés par des catholiques, on ne peut pas dire qu'ils sont exactement ce qu'on pourrait appeler des Cités de Dieu, la réalisation du Sermon sur la montagne ici-bas. Le maire La Guardia de New-York, membre de l'Eglise épiscopaliennne, peut soutenir la comparaison avec le catholique Jimmy Walker. En général, les Américains qui ne sont pas catholiques — ils sont plus de cent millions — ne veulent pas être gouvernés par des catholiques. M. Al Smith n'est pas une preuve du contraire. Il n'a pas été élu Président et s'il avait été élu, ce n'eût pas été parce qu'il était catholique.

D'autre part au cours des dix dernières années, on a assisté à une recrudescence de l'anti-cléricalisme et notamment à l'occasion de la guerre civile espagnole et d'autres incidents européens. Les catholiques américains n'ont pas réussi à obtenir une protestation du gouvernement fédéral contre les persécutions mexicaines.

Si l'on fait remarquer qu'on a demandé à des évêques et à des prêtres de régler des différends ouvriers ou de présider des commissions d'Etat chargées de surveiller les relations entre patrons et ouvriers, ceci fait toucher du doigt la force de l'Eglise catholique en Amérique et pourquoi le Catholic Worker a choisi la bonne attitude. La masse des catholiques américains se compose de ces nationalités qui possèdent le moins d'influence politique aux Etats-Unis et qui n'ont apporté encore aucune contribution à la culture américaine : Italiens, Polonais, Espagnols, Sud-Américains, Canadiens français, un petit groupe d'Allemands et le puissant groupe irlandais. Ce dernier groupe est dans une situation différente, étant le premier arrivé et parlant la langue du pays comme sa langue maternelle : il est sur le

point de prendre de l'influence en dehors de l'Eglise. Un nombre toujours plus grand de présidents de banque, d'industries, de trusts portent des noms irlandais. Dans les départements à Washington, dans le service diplomatique, le long de Park Avenue, dans les grandes propriétés de Long Island, on remarque un nombre toujours croissant de noms d'Américains irlandais, au pays depuis deux ou trois générations. Plusieurs des meilleurs acteurs de cinéma ou des scénaristes sont des Irlandais. On ne veut pas dire que tous sont des catholiques pratiquants. On peut dire avec certitude que leur contribution n'est pas catholique et qu'ils ont remplacé les porteurs de vieux noms hollandais, français et anglais sans restaurer ce qu'on pourrait appeler une civilisation catholique ou au moins chrétienne. Au contraire leur ambition se conforme généralement à la civilisation de la haute bourgeoisie dans la mesure où ils imaginent que leur foi le leur permet et c'est souvent dans une grande mesure.

Dans une ville ou un village des Etats-Unis, même à majorité catholique, il est difficile de découvrir la différence entre un catholique et les autres chrétiens, entre un vrai chrétien et l'homme d'affaires, le professeur, l'ouvrier, l'étudiant ou l'artiste modernes et non chrétiens (sans tenir compte des différences extérieures qui ne sont pas essentielles). La triste expérience de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Espagne, nous montre que le pouvoir politique, l'action massive et les grandes manifestations catholiques ne sont aucunement une sauvegarde sur le chemin du Royaume de Dieu. Cela repose au contraire sur la juste compréhension de la définition pontificale de l'Action Catholique. L'Eglise est un levain éternel de révolution dans les masses. L'Eglise a une dette à payer à la nation et l'une des tentatives les plus prometteuses de payer cette dette semble être le mouvement du "Catholic Worker".

Personne ne peut douter que l'enseignement officiel et collectif de l'Eglise d'Amérique ne fasse montre d'une franchise et d'une sincérité magnifiques au sujet des problèmes

sociaux. A plusieurs reprises la Hiérarchie et l'assemblée des évêques ont pris les mêmes positions que Léon XIII et Pie XI et ont tiré des conclusions pratiques pour l'Amérique. Mais si l'on aborde à ce sujet l'homme dans la rue, ou même des catholiques, intellectuels ou ouvriers, on se rend compte qu'ils ignorent la véritable position de l'Eglise. Souvent un jeune communiste, étudiant de Harvard, Yale ou Columbia, ou un marin, vous dira : Ah! oui, on connaît vos Encycliques, vos Pastorales collectives et autres bourrages de crâne. C'est le nouvel opium que vous offrez au monde, maintenant que vos promesses de récompense éternelle n'ont plus de succès auprès des masses. Où sont vos actes?" Et ils nous font remarquer les Institutions religieuses, les riches séminaires, les presbytères, couvents, monastères, résidences, écoles et universités; les banquets, les conférences dans les meilleurs hôtels et autres choses qui n'échappent pas à leur amère critique et à leur regard impitoyable. Beaucoup disent : "c'est un racket". Ils ne comprennent pas que les catholiques américains avec leur large majorité de pauvres et de petits bourgeois ont à combattre un complexe d'infériorité dans le monde puissant et orgueilleux des puritains, premiers arrivés au pays. Et le groupe le plus important de l'Eglise en Amérique, les Irlandais et les Allemands, ne vient-il pas de pays où ce sentiment s'était déjà développé en lui? Ils sentaient la nécessité de prouver qu'ils étaient d'aussi bons citoyens que les autres, et meilleurs en tant que chrétiens. La voix de leur conscience se laisse si facilement égarer par la fascination du niveau de la vie dans le Nouveau-Monde — oubliant ce que représentent Mott Street, Harlem et le Sud. Ceci n'est pas un reproche. Cet état de choses est né de la nécessité. Il est basé sur un fait qui est vraiment la gloire de l'Eglise dans ce pays — la merveilleuse solidarité des laïques et leur empressement à sacrifier pour l'Eglise, plus peut-être que dans n'importe quel autre pays.

Ceux qui observent de l'extérieur ne voient pas cela. Ils ne voient que la richesse apparente et la conduite des affaires là où ils s'attendraient à trouver la simplicité évangélique. Ce n'est peut-être guère généreux, c'est peut-être

méchant, même hérétique. Mais peut-on se borner à ignorer ces gens? N'avons-nous pas souci des étrangers? Ne sont-ils pas tous des chrétiens en puissance? Si nous n'avons pas abandonné tout espoir de convertir l'Amérique, nous ne pouvons négliger le principal obstacle à une rencontre amicale. Qu'allons-nous faire si l'Eglise ne paraît qu'une affaire entre tant d'autres, et si son enseignement semble malhonnête?

Je ne me sens pas assez compétent pour suggérer une solution. Qu'est-ce qu'un nouveau venu peut dire sans éveiller l'opposition de ceux qui ont porté la chaleur et le poids du jour, sans les aigrir? Les prophètes ont eu des visions terrifiantes pour eux-mêmes avant d'aller dire à leur co-religionnaires de désagréables vérités, et je n'en ai pas eu, sinon celle de ma terrible insuffisance. Je ne puis parler que de mon expérience. J'ai vu des jeunes convertis reconnaître l'Eglise comme celle du Christ à travers la vie et les œuvres de miséricorde du "Catholic Worker". J'ai vu des prêtres et des laïques désabusés reprendre espoir au contact de ces simples, parfois héroïques, parfois bien humains et bien faibles jeunes hommes et jeunes femmes. J'ai entendu des protestants et des communistes parler d'eux avec admiration. Je sais qu'un professeur bien connu d'un séminaire américain a dit à des amis que Dorothy Day était la première chrétienne qu'il avait rencontrée depuis vingt ans. Et je sais que les catholiques bien-pensants, qui vont à l'église chaque dimanche, l'ont traitée de communiste et se sont gaussés de la "bohème spirituelle" de Mott Street et d'Easton.

Qui est-elle? Elle est sans aucun doute l'esprit animateur et le chef du mouvement. Cette frêle femme de quarante ans, à la figure si merveilleusement spirituelle, voit clairement ce que le monde attend de l'Eglise du Christ en notre temps et pourquoi les hommes s'y opposent. Elle ne perd pas son temps à critiquer. Elle agit. Elle porte les vêtements usés qui sont donnés aux pauvres femmes et jeunes filles autour d'elle. Elle vit dans les mêmes pièces, et mange la même nourriture qu'elles. Quand elle n'est pas à la sombre maison de Mott Street ou sur la ferme près d'Easton.

elle voyage à travers le pays pour parler aux grévistes dans leurs maisons et à leurs usines, aux ouvriers et aux chômeurs. Elle leur parle de la doctrine sociale de l'Eglise, elle leur parle du Christ et des saints. Ou elle va voir des banquiers et des industriels pour discuter avec eux de leur responsabilité vis-à-vis des pauvres et de la classe ouvrière. Des évêques et des prêtres vont la voir ou l'invitent, et lui demandent conseil. En voyage, elle loge dans les couvents, chez des familles d'ouvriers ou des familles de bourgeois qui veulent aider le mouvement. Les amis du "Catholic Worker" lui fournissent les fonds nécessaires pour ses voyages à travers tout le pays, des vêtements pour elle-même ou les pauvres, et de l'argent pour imprimer son journal, pour meubler une maison, pour acheter une ferme, pour emmener les enfants à la campagne, pour l'aide médicale aux malades. Parmi ceux qui l'aident il y a des évêques, des prêtres, de riches laïques, et les pauvres. Je l'ai souvent admirée de rester si maîtresse d'elle-même et si charitable après avoir été traitée de communiste, ou calomniée et accusée de dire des choses ridicules ou même méchantes, ou après avoir été appelée "anti-cléricale". Elle supporte cela avec une charité sereine, et ne désire que poursuivre son travail obscurément, une pauvre femme parmi les pauvres du Christ. C'est son orgueil et son honneur. Même si ses coreligionnaires la traitent d'agent communiste agissant à l'intérieur, elle accepte cela avec calme, sachant que les calomnies sont la récompense qui lui est donnée par ceux que la simplicité évangélique et la folie de ses méthodes ont inquiétés. Elle ne se sent pas responsable devant ces catholiques qui ont tout, excepté un zèle chrétien et apostolique, mais seulement devant Dieu, son pays et son évêque. Elle est une femme intelligente, d'une excellente éducation, journaliste de talent, une jeune femme qui a un sens aigu du beau, et qui vit dans la pauvreté sans fard — voilà la preuve d'une véritable conviction. Elle pourrait se protéger par l'habit religieux, par un choix rigide de compagnes entraînés dans un noviciat, elle pourrait s'entourer de la beauté sévère et propre du cloître, — mais elle laisse cela

à ceux dont la vocation est dans ces voies. Sa vocation est le don total à la pauvreté nue des modernes taudis. Elle n'est pas anti-cléricale, ni dans ses paroles, ni dans ses actions, et elle a ce respect du sacerdoce que, seule, la foi surnaturelle peut inspirer et conserver. Mais elle croit que son devoir est de montrer à un monde de confort bourgeois que la foi est assez puissante pour affronter l'horreur de la pauvreté ouvertement, directement, sans la sauvegarde et la dignité d'un habit religieux et d'une communauté d'âmes également héroïques et élevées.

Il est curieux de remarquer que le théoricien de ce mouvement est un paysan français, un des vingt enfants d'une famille auvergnate. Il a été un vagabond durant toute sa vie, jamais effrayé par le travail, toujours endurant la souffrance à cause d'un indomptable sens de la justice. Il parle anglais avec un amusant accent rempli de vivacité et d'esprit bien français. Il s'est cultivé lui-même et pourtant connaît l'histoire allemande aussi bien que la littérature russe ou l'histoire sociale de l'ancienne Grèce. Il cite couramment, et à bon escient, Nietzsche, Comte, Berdiaeff, Dawson, Guardini, Rosmini, Maritain, saint Thomas, saint Augustin, Lénine, Marx, le pape Pie XI et plusieurs autres philosophes, théologiens ou économistes. Il passionne ses auditoires, ouvriers, intellectuels, séminaristes et nonnes. Des professeurs écoutent ses conférences avec un profond et sérieux intérêt, ainsi que les chômeurs et les femmes de journée. Quand il s'attaque à Mussolini ou aux théories sociales de Henri de Man, il sait de quoi il parle, et réfère à la page et à la ligne. Votre première impression est d'une désespérante confusion, mais graduellement, vous percevez un système social chrétien et catholique, teinté d'une sorte de sain romantisme résultat de sa dure vie de sans famille. C'est lui qui a préconisé le retour à la terre au sein du mouvement, et les maisons d'hospitalité ainsi que les fermes sont ses idées.

Pierre est un prophète jaloux. La moindre déviation de leur fondamentale et évangélique simplicité suscite sa colère. Il ne dit pas seulement au capitaliste qu'il trahit le Sermon sur la Montagne mais il dit aussi aux classes

ouvrières qu'elles ne sont souvent rien que des "capitalistes empêchés", dans leur gloutonnerie, leur opportunisme, leur mépris de la pauvreté, et leur manque de solidarité. Il dit franchement aux assemblées communistes que seul le Christ peut résoudre leurs problèmes, et elles ne ricanent pas, mais écoutent avec une attention entière; la personnalité de Pierre est convaincante, car il vit ce qu'il enseigne. Il veut le nouvel homme dans le Christ, et non un simple changement de conditions selon un système conçu en cabinet. Quoiqu'il soit peut-être le seul qui rencontre vraiment les communistes sur le champ de bataille, il suscite une grande hostilité parmi certains catholiques aux yeux desquels il est un scandale. Ils assistent à des "déjeuners de communion", écoutent les politiciens "catholiques", participent à la persécution des rouges et applaudissent de pompeuses attaques contre les communistes, mais aucune action héroïque d'amour et d'abandon de soi ne suivra.

La plus récente fondation et je crois la plus vitalemment importante et pleine d'espoir est ACTU, Association des Trades Unions catholiques. Elle mériterait qu'on y consacre un article spécial, mais je me borne ici à mentionner les caractéristiques qui la montrent comme une filiale du "Catholic Worker". Bien que ses quartiers généraux soient à un pâté de maisons de Mott Street, son fondateur et son personnel sont des hommes du "Catholic Worker". L'idée de travailler au sein des Trades Unions et syndicats sans toutefois négliger le front du travail, est bien connue et approuvée par notre Saint Père. Mais cela demandait un homme qui pouvait non seulement prêcher son idée mais, qui par sa personnalité bien affirmée et son héroïsme, gagnerait les membres des Unions à son travail apostolique. Un jeune diplômé d'Harvard qui a abandonné sa carrière, et sa confortable vie familiale, et vécu avec les pauvres de Mott Street, a commencé ce mouvement il y a à peu près dix-huit mois. John C. Cort, qui est maintenant secrétaire de l'ACTU, a gagné à sa cause des prêtres aussi remarquables que le Dr Monaghan, des PP. du Saint-Sacrement à New-York. L'université de Fordham a organisé des cours spéciaux pour

les Labour Leaders. Ces jeunes gens courageux ne tremblent pas de toucher le fer rouge et leur journal "Labour Leader" s'attaque à tous les problèmes actuels, même au risque de soulever quelque hostilité. Le secret de leur succès est leur sincérité, leur courage et leur foi. Quand des prêtres vont jusqu'à faire l'homme-sandwich devant une ligne de piqueurs à une manufacture de Pittsburg, comme le firent les PP. Heussler et Eice, l'hiver dernier, cela montre que cette idée doit posséder dans sa pure conception un virus contagieux. Mais même ici, toute stricte et rigide organisation est écartée. L'organisation est un danger aussi bien qu'une force et le danger serait la disparition de l'esprit. Il peut se présenter une génération d'organiseurs professionnels recherchant la sécurité sociale. Nous avons un nombre suffisant de charités organisées, de congrès, de conventions, etc., l'air est bourdonnant de résolutions. Est-ce qu'ils ne trahissent pas parfois l'esprit? Sûrement, il peut y avoir un certain manque de discipline dans un tel mouvement — mais la discipline est-elle une vertu nécessairement chrétienne? C'est tout à fait contraire à l'expérience, la prudence, la tradition et la bonne diplomatie. Mais est-ce si mauvais? Je crois qu'il y eut des précédents qui furent blâmés pour la même raison, et qui pourtant ont réussi à restaurer l'esprit chrétien en des temps stériles. Plusieurs jeunes séminaristes ont été inspirés de choisir la voie apostolique par ces jeunes laïques, et plusieurs prêtres viennent à Mott Street le soir pour écouter, voir et s'en retourner avec des pensées graves. Le "Catholic Worker" n'est pas L'Eglise, mais c'est un levain dans la masse. Personne ne peut manger de pur levain, mais il est nécessaire au bon pain. Il y a bien assez de gens dont la sagesse est d'attendre, et partant, de manquer toutes les chances, et qui se tiennent toujours du côté de l'ordre établi. Cela demande peut-être à être protégé, mais il faut d'audacieux jeunes chrétiens pour empêcher le croupissement.

H. A. REINHOLD.

(Traduction de LA RELEVE)

Chroniques

Maulnier et la poésie française

“La poésie oppose aux définitions une résistance particulière, parce qu'elle se résigne mal à n'être qu'essence, et, possédant son existence la plus certaine au cœur même de l'ineffable, s'évanouit dans la clarté”.

Cette *Introduction à la poésie française* (1) est une œuvre extraordinaire. Non seulement Thierry Maulnier est un écrivain né, mais il est aussi un penseur personnel, profond, vertigineux, Très rarement il m'a été donné de lire des pages plus denses, plus lourdes de sens.

A une époque où l'on procède à un rajustement des valeurs dans tous les domaines, il fallait qu'un homme se lève et dise : l'histoire de la poésie française est à refaire. Les classements établis par les Brunetière, les Faguet, les France et les Lemaitre ne sauraient satisfaire une génération aussi métaphysicienne que la nôtre; ces jugements s'inspirent d'un matérialisme poétique décevant et nous avons soif de saisir les œuvres par leur aspect formel.

Thierry Maulnier a merveilleusement compris que la poésie consiste à dominer le monde en lui imposant son ordre propre, que c'est une “activité proprement démiurgique, le combat même du cosmos et du verbe”. Toute l'activité poétique s'origine dans une saisie amoureuse de l'individualité des choses existantes et s'achève par une immolation dans le verbe de la spiritualité existentielle du monde. C'est pourquoi la poésie transcende le concept et le mot, signes utilitaires des choses; la fonction du poète consiste à restituer au mot sa valeur de signe non seulement de ce que les choses ont de clair, de conceptualisable, mais aussi de ce qu'elles ont de mystérieux et d'incommunicable. C'est là ce que Maulnier appelle justement son équivoque vitale.

Et c'est ce qui fait la valeur ontologique (réaliste) de la connaissance poétique qui, cherchant à atteindre les êtres

(1) Paris, Gallimard, 1939; 18 francs.

dans leur individualité même, peut se passer d'abstraction et approcher la connaissance angélique. Aussi Maulnier a-t-il pu écrire que "c'est l'aptitude à ressentir l'étincelle et le tremblement poétique qui constitue la seule introduction valable à la poésie française... chaque poète français atteint et découvre son royaume... par des chemins incommunicables ouverts par lui seul, dans la virginité du monde. Une véritable introduction à la poésie française est une introduction à la ressemblance des particularités de chaque poète français".

On ne répétera jamais trop que les analyses et les généralisations de l'histoire poétique peuvent nous livrer tout ce qu'il y a dans un poème excepté la poésie qui l'habite. Aussi tout le rôle du critique, du commentateur ou du professeur consiste-t-il à préparer le lecteur-auditeur à saisir par lui-même et pour lui seul la poésie d'une œuvre, c'est-à-dire ce qu'elle a d'ineffable et par conséquent d'incommunicable.

Les remarques de Maulnier sur les caractères fondamentaux de la poésie française sont d'une singulière lucidité. J'attire l'attention plus spécialement sur les pages où il expose cette vérité fondamentale : la poésie française est la plus intellectuelle et littéraire qui soit, c'est-à-dire celle qui a le plus voisiné l'abstraction, non sans y tomber souvent malheureusement.

Aussi Maulnier a-t-il raison d'écrire que les deux grandes époques de la poésie française vont de 1550 à 1677 et de 1860 à 1920. Je lui sais gré d'avoir jeté en pleine lumière l'œuvre d'un Scève, d'un Garnier, d'un d'Aubigné, d'un Nerval et d'une Catherine Pozzi.

Ses condamnations de l'hermétisme, du surréalisme et du formalisme — mais Maulnier n'y succombe-t-il pas quelquefois? — de même que les chapitres consacrés au rôle du mot et de la forme fixe en poésie sont des pages d'une rare plénitude. Je m'accorde entièrement avec Maulnier sur le formel de ses théories, mais il faudrait procéder à un certain rajustement de vocabulaire ici ou là pour pouvoir nous entendre sur les ressemblances et les différences qui

existent entre les connaissances métaphysique et poétique. Certains jugements sur des poètes particuliers seraient à nuancer, mais j'estime qu'en général Maulnier a classé définitivement les poètes français.

Cette *Introduction* est désormais indispensable à qui veut étudier sérieusement la poésie française et la poésie tout court.

Guy SYLVESTRE.

★ ★ ★

L'amour et l'Occident

La collection à couverture "paille" va vaillamment son chemin. On s'en étonne moins quand on sait que c'est M. Daniel-Rops qui la dirige. Peu d'écrivains sont aussi actifs. La collection *Présences* ira loin.

Le livre de M. Denis de Rougemont⁽¹⁾ représente une somme formidable de travail. "J'ai vécu ce livre, écrit-il dans la préface, pendant toute mon adolescence et ma jeunesse". Bien que rédigé en quatre mois, il a demandé, comme le tableau de Vernet "une heure de travail et toute la vie".

L'auteur y étudie la notion occidentale de l'amour, ce sentiment hanté d'absolu et toujours insatisfait. Son point de départ est le mythe de Tristan et d'Iseult dont il donne une très remarquable et ingénieuse interprétation. Cette étude demanderait plus qu'une note; elle émeut et elle bouleverse; elle irrite. J'aimerais, par exemple, étudier au détail le raisonnement qui amène M. de Rougemont à conclure que nos notions de l'amour procèdent historiquement de l'hérésie manichéenne. Je ne mets point en doute la justesse et la force de ce raisonnement; j'aimerais à reviser les éléments qui le composent. Ce livre, très dense est, par là même, gros de continuelles discussions. Par exemple, je trouve un peu sadique ce passage où l'auteur de *Penser avec les mains* détecte dans la technique amoureuse moderne,

(1) *L'Amour et l'Occident* par Denis de Rougemont. — Paris, Plon, 1939. 1 vol. (Coll. Présences).

une recherche de douleur : "Aimer l'amour plus que l'objet de l'amour, aimer la passion pour elle-même, de l'*amabam amare* d'Augustin jusqu'au romantisme moderne, c'est aimer et chercher la souffrance. Amour-passion : désir de ce qui nous blesse, et nous anéantit par son triomphe". (p. 42).

Il faudrait aussi vérifier ce texte de Rimbaud souvent cité : "La vraie vie est absente". M. de Rougemont écrit : "La vraie vie est ailleurs". Des interprétations différentes pourraient naître de ces deux textes. Mais lequel est juste ?

C'est assez dire que le livre de M. de Rougemont vaut la peine d'être lu. Pour ma part, je le relirai.

Mareel RAYMOND.

★ ★ ★

Retour à Fromentin

On le boudait depuis quelques années. Omettons l'éternelle querelle: qui l'emporte du peintre ou de l'écrivain ? Disons que l'un complète l'autre. Max Jacob peint, entre deux poèmes, d'admirables gouaches que les amateurs s'arrachent. Ingres avait son violon. Fromentin peintre se repose en écrivant *Dominique*. L'écrivain Fromentin s'évade de sa table de travail, cherche un coin pour planter son chevalet: histoire de varier !

L'étoile de Fromentin a pâli. Léon Daudet n'a-t-il pas été jusqu'à s'emporter contre *Dominique*. "Faux chef-d'oeuvre !" Ce à quoi François Mauriac répondait: "Faux chef-d'oeuvre. Non. Mais chef-d'oeuvre dont nous avons perdu la clé".

Fromentin (Eugène-Samuel-Auguste) vit le jour à La Rochelle le 24 octobre 1820. Ville sombre, austère, huguenote. Ville où il pleut souvent. Ville adorablement vieillotte à certaines heures. Il nous semble que la théorie de Taine trouve ici sa confirmation. Eugène Fromentin allie un romantisme fou à un classicisme précis.

Sa vie fut marquée par "son roman blanc" (P. de Massot) avec une jeune créole, Jenny Chessé, qu'il idolâtra et qui épousa M. Antoine Béraud. *Dominique* est né de cette blessure. Toute sa vie, Fromentin songera à Jenny.

Dans cette excellente collection *Choisir*, à laquelle nous sommes redevables d'un Stendhal, d'un Huysmans, d'un Sainte-Beuve, d'un Flaubert, les *Meilleurs textes de Fromentin* (1) sont bien à leur place. Classés d'après les thèmes, les divers textes illustrant le talent et l'étonnante souplesse de l'essayiste des *Maitres d'Autrefois*. Le choix nous enchante. L'introduction de M. Maxime Revon est un modèle du genre. Ce livre, nous l'espérons, suscitera de nouveaux admirateurs de Fromentin. A ceux qui l'aiment déjà, il fournira de nouvelles raisons de l'aimer davantage.

M. R.

(1) Collection *Choisir*: Les meilleurs textes. Fromentin, introduction de Maxime Revon, 1 vol. chez Desclée, de Brouwer, Paris.

★ ★ ★

Note de gérance :

Le présent cahier est le dernier à paraître avant l'automne.

M. Maritain n'a pu nous envoyer le texte de ses deux causeries à la radio que nous avions promis dans le cahier d'avril. Il nous enverra un autre article pour le numéro de septembre.

Nous demandons à tous nos lecteurs de s'abonner plutôt que d'acheter nos cahiers chez les dépositaires. L'abonnement (\$1.00) donne droit à **dix cahiers, même s'ils ne paraissent pas tous dans l'année**. La revue se vendant 10 cents la livraison chez les dépositaires, le déboursé est le même pour les abonnés; pour nous, cela représente l'économie de la commission au dépositaire et surtout l'assurance d'un tirage fixe.

★ ★ ★

Les personnes qui désirent rencontrer les directeurs peuvent communiquer d'avance, soit par lettre, soit par téléphone, avec Paul Beaulieu aux bureaux de la revue ou avec le rédacteur en chef, Claude Hurtubise, à 340, ave Kensington, Westmount, Fitzroy 8658. L'abonnement d'un dollar (à 10 cahiers) est payable par mandat ou par chèque au pair à Montréal aux bureaux de la revue, 36, ave. Roskilde, Outremont, Tél. : CA. 7562.

**Beaulieu, Gouin, Bourdon, Beaulieu
& Montpetit**

AVOCATS



L.-E. Beaulieu, LL.D., C.R.

Léon-Mercier Gouin, LL.D., C.R.

Bernard Bourdon, C.R.

Henri Beaulieu, LL.B.

André Montpetit, LL.L.

Paul Beaulieu, LL.L.



HARbour 0165-0166-0167-0168

Montréal

Adresse télégraphique : «EMERICUS»

Chambre 810

Edifice Montréal Trust

511, Place d'Armes

SECRETARIAT DE LA PROVINCE

Imbu de l'idéal qui a présidé à sa fondation, le Secrétariat de la Province ne cesse de se pencher avec sollicitude sur la génération montante. Et c'est pour l'aider à réaliser ses rêves d'avenir, pour lui faciliter l'épanouissement de ses aptitudes nombreuses et variées, qu'il a fondé les Ecoles d'Arts et Métiers, les Ecoles des Beaux-Arts, l'Ecole Polytechnique, et les autres institutions où les jeunes Canadiens-français peuvent puiser la science qui assure aux individus une existence enviable, et à la société, les compétences dont elle a un si pressant besoin.



L'honorable HENRI GROULX,
Ministre

JEAN BRUCHESI,
sous-ministre